



Par Florence Lautrédou  
Coach, psychanalyste, écrivain.

**“La torture corporative se pratique dans le confort. Assis, on se détruit petit à petit derrière son ordi.”**

## LE CORPS DU “DAILY”

**P**as question de ressembler à mes parents !» Ce cri du cœur, on l’entend beaucoup de la part de millennials commentant la carrière de leurs aînés.

Ces derniers n’y voient qu’un refus de posture, le rejet du dévouement sans faille à l’entreprise, la non-recherche de statut ou de sécurité. Ce qu’ils ne perçoivent pas, c’est que cette phrase doit se comprendre au sens littéral : ne pas ressembler veut dire ne pas *avoir l’air* de ses parents, et pas seulement par des vêtements ou des comportements différents.

Ne pas ressembler signifie ne pas avoir le même corps au même âge. En clair, le corps d’un «col blanc» (on ne parle pas des métiers à pénibilité physique) ayant diligemment œuvré chaque jour ouvré de la semaine, avec les dégradations physiques afférentes. Troubles du squelette raidi ou recroquevillé façon tortue, avec

épaules rentrées, cou baissé et dos arrondi, avachissement de la silhouette, prise de poids et/ou de ventre, et autres altérations monitorées, au fil des années, par la médecine du travail.

Ces répercussions physiques entreraient-elles en résonance avec l’étymologie du mot travail, celui-ci venant de *tripalium*, instrument de torture ? Le lien serait paradoxal, car à la différence du supplice de la roue, de l’estrabade ou autres écartèlements en vogue au Moyen Age, la torture corporative se pratique dans le confort. Bien assis, on se détruit petit à petit derrière son ordi. *Gluteal amnesia* ! L’amnésie du fessier menace, pathologie comiquement redoutable mise au jour il y a vingt ans par les travaux de Stuart McGill, un chercheur canadien spécialiste de la biomécanique de la colonne vertébrale. Soumis à une compression liée à un excès de position assise, les muscles du séant

s’atrophient. Le grand fessier ne répond plus. Fini la connexion avec le cerveau, les ischio-jambiers et les lombaires prennent le relais, phénomène de compensation approximatif et dommageable. Le bassin se rétroverse, le dos se courbe, les fesses s’effacent. Ce que les découvreurs du syndrome, des Anglo-Saxons au parler vrai, ont appelé le *dead butt syndrome* ou «syndrome de la fesse morte». De là à dire que le travail rend laid...

Au-delà de l’aspect esthétique, la symbolique de la pathologie interroge. On parle du *bottom* d’un salarié contribuant à la *bottom line* ou résultat financier de l’entreprise... au point d’en perdre le sien ! On parle aussi du groupe musculaire le plus puissant du corps humain, cet axe qui garantit la rectitude de la colonne vertébrale. Le fondement, quoi. Étonnamment, même si l’antidote au phénomène, sport et mouvement quotidien, est connu de tous, le syndrome galope, lui et lui seul malheureusement. La sédentarité se renforce en entreprise. Collé sur son séant, rivé à son écran, on donne tout, corps compris. Une pathologie aux antipodes de celle d’Oblomov, le héros russe du roman éponyme de Gontcharov (1859), qui ne décollait pas de son sofa par haine du travail. Serais-ce la passion du travail qui rive à son fauteuil ? Ou le stress et ses réponses en 3 F (*Flight, Fight, Freeze*, «fuir, se battre, se figer») qui génèrent ce combat tétanisé ? Ou bien la désaffection pour le reste ?

«Manu, descends !

– Pour quoi faire ?»

On se souvient de ce sketch des Inconnus. Les millennials le méditent à leur façon. Pour ne pas ressembler à leurs parents. ■